

Jessie Burton

La maison dorée



folio

Jessie Burton

La maison dorée





COLLECTION FOLIO

Jessie Burton

La maison
dorée

*Traduit de l'anglais
par Laura Derajinski*

Gallimard

Jessie Burton est née à Londres en 1982. Elle a étudié à l'Université d'Oxford avant de devenir comédienne pour le théâtre et la télévision. *Miniaturiste*, son premier roman, a été un succès international et a reçu de nombreuses distinctions. *Les filles au lion*, *Les secrets de ma mère* et *La maison dorée* – suite de *Miniaturiste* – ont paru aux Éditions Gallimard.

Résumé de Miniaturiste

En 1686, Nella Oortman, âgée de dix-huit ans, quitte son petit village pour rejoindre à Amsterdam son futur mari, Johannes Brandt. Homme d'âge mûr, il est l'un des plus prospères marchands de la VOC (la Compagnie néerlandaise des Indes orientales). Il vit dans une opulente demeure au bord du canal, entouré de ses serviteurs et de sa sœur, Marin, une vieille fille qui accueille Nella avec une extrême froideur. En guise de cadeau de mariage, Johannes offre à sa jeune épouse une maison de poupée, représentant leur propre intérieur, qu'elle entreprend d'animer grâce aux fascinantes figurines miniatures d'un mystérieux artisan. Les créations de ce miniaturiste permettent à Nella de lever peu à peu le voile sur les mystères de sa nouvelle maison, faisant tomber les masques de ceux qui l'habitent et mettant au jour de dangereux secrets. C'est ainsi que l'homosexualité de son mari est révélée publiquement, lui valant une condamnation à mort, tandis que l'on découvre la grossesse clandestine de Marin, fruit des amours interdites avec Otto, le secrétaire noir de Johannes. Marin meurt en mettant au monde une fille métisse. Nella se retrouve alors veuve et à la tête de la maison déchue des Brandt, à élever sa petite nièce avec l'aide de Cornelia, la domestique, et d'Otto.

*Pour mon fils,
à qui j'ai lu cette histoire
avant qu'aucun de nous deux
ne la comprenne*

Cette captivité est longue : Bâissez des maisons et habitez-les ; plantez des jardins et mangez-en les fruits.

Jérémie 29:28,
verset souligné par Marin Brandt
dans la Bible familiale des Brandt

Toute femme est l'architecte de son propre destin.

Devise rédigée par la miniaturiste
à l'intention de Nella Brandt
à l'automne 1686

ANNÉE 1705

Un héritage

À dix-huit ans, Thea se sent trop âgée pour fêter son anniversaire. La grande comédienne Rebecca Bosman a eu trente ans en décembre et elle n'y a jamais fait allusion, elle : quelle sophistication. Dans son lit, enveloppée de l'aube sombre du mois de janvier, Thea frissonne sous les draps. Elle entend sa tante et Cornelia se chamailler dans le salon, et son père tirer la table pour libérer le tapis où ils prendront le petit déjeuner. Ils commencent toujours l'anniversaire de Thea assis sur ce tapis. Une invariable tradition, jouer aux aventuriers, se contenter des provisions qu'ils ont pu rassembler. C'est une idée bien désolante puisque aucun d'eux n'a franchi les enceintes de la ville depuis des années. Et puis : qu'y a-t-il de mal à manger à table ? Ils ont réussi à en conserver une digne de ce nom : ils devraient l'utiliser. Les adultes mangent bien à table. Si Rebecca Bosman devait endurer un petit déjeuner d'anniversaire, elle le prendrait à table, *elle*.

Mais Thea ne peut rien exprimer de tout cela. Elle ne peut supporter de descendre et de voir sa tante Nella, le dos tourné, occupée à repositionner les guirlandes en papier fané qu'elle aura sûrement suspendues aux immenses fenêtres givrées. Son

père, le regard rivé sur le tapis élimé. Cornelia, sa vieille gouvernante, contempler d'un air triste les petits *pufferts* qu'elle aura passé la nuit à cuisiner avec soin. Thea ne veut pas leur faire de peine mais elle ignore comment s'extirper de ce rôle qu'ils lui ont assigné, leur enfant commune. Elle aurait pu devenir une femme, aujourd'hui, mais la joie dans cette demeure est sans cesse entremêlée d'une peur de la perte.

Et voici, venu d'en bas, un parfum d'épices sucrées qui se glisse sous la porte de sa chambre. Les *pufferts* infusés à l'eau de rose, décorés du prénom de Thea, au cas où elle l'aurait oublié. Les œufs au cumin crémeux de Cornelia qui la retiennent prisonnière, de tièdes roulés au beurre qui la réchauffent. Du beurre de Delft, un vrai cadeau, et un doigt de vin doux pour les adultes. Thea rejette ses draps, sans parvenir pour autant à trouver l'énergie de se lever, n'éprouvant aucun enthousiasme à la promesse du beurre des grandes occasions. Son seul espoir, c'est qu'ils lui aient acheté des billets pour le Schouwburg, où elle pourra revoir Rebecca Bosman sur scène. Puis, à la fin de la pièce, elle pourra se glisser en secret auprès de Walter, la seule personne capable de la tirer du lit.

Bientôt, songe Thea. Bientôt, nous serons réunis et tout nous semblera parfait. Mais pour l'heure : une enfance prolongée et rance.

Rassemblant enfin le courage d'enfiler ses pantoufles et sa robe de chambre, Thea descend lentement l'escalier afin de ne pas être entendue et s'efforce d'éprouver de la gratitude. Elle doit faire en sorte de ne pas les décevoir. L'engouement excessif de sa famille pour son anniversaire ne la dérangeait pas, avant, mais un océan sépare l'enfance du jalon des dix-huit ans. Ils vont devoir commencer à la traiter en adulte. Et peut-être que cette

année, pour la première fois de sa vie, quelqu'un va enfin lui offrir le présent dont elle a réellement envie en lui parlant de sa mère, un cadeau en forme d'histoire, ou au moins d'anecdote ! Oui, nous savons tous qu'aujourd'hui est le moment le plus difficile du calendrier de la famille Brandt. Oui, exactement dix-huit ans plus tôt dans cette maison, Marin Brandt trouvait la mort en donnant vie à Thea. Mais qui pourrait bien trouver cette journée plus difficile que moi, songe Thea en arpentant le carrelage du vestibule – moi, qui ai grandi sans mère ?

Chaque année, ils ne parlent que de la façon dont Thea a grandi en douze mois, combien elle est encore plus belle, plus intelligente, comme si Thea était une personne totalement différente à chaque fois. Comme si, chaque 8 janvier, une journée toujours triste et toujours glaciale, elle leur apparaissait, sortie d'un œuf. Mais Thea n'a pas envie qu'on lui renvoie le reflet de sa croissance. Un miroir lui suffit. À son anniversaire, elle veut se regarder dans la glace et y voir sa mère, comprendre qui elle était et pourquoi son père refuse de parler d'elle. Pourquoi la plupart de ses questions ne trouvent en guise de réponse que lèvres pincées et échanges de regards maussades. Elle hésite, le dos collé au mur. Ils pourraient être en train de parler de Marin Brandt à l'instant même.

Devenue experte dans l'art d'écouter aux portes, Thea patiente dans l'ombre devant le salon, retenant son souffle avec espoir.

Non, ils se chamaillent pour savoir si Lucas, le chat, acceptera d'arborer une collerette pour son anniversaire. « Il déteste ça, Cornelia, dit sa tante. Regardez ses yeux. Il va vomir sur le tapis.

— Mais ça fait toujours rire Thea.

— Pas si elle mange des *pufferts* à côté d'une flaque de vomis. »

Lucas aux yeux jaunes, leur dieu des reliefs de nourriture, pousse un miaulement indigné. « Coquelicot, intervient le père de Thea, n'habille pas Lucas pour le petit déjeuner. Accorde-lui ça. Il pourra peut-être se mettre sur son trente-et-un pour le dîner.

— Vous n'avez aucun sens de la fête, tous les deux, rétorque Cornelia. Ça *plaît* à Thea. »

Ces rythmes familiers, ces voix : Thea n'a jamais connu grand-chose d'autre. Elle ferme les yeux. Elle adorait écouter Cornelia, sa tante Nella, son père, s'asseoir à leurs pieds ou se suspendre à leur cou, être adorée et câlinée, étreinte et chatouillée. Mais, ces derniers temps, ce n'est plus cette musique qu'elle recherche, ce n'est plus à leur cou qu'elle veut s'accrocher. Et cette conversation pour savoir si leur énorme chat devrait porter une collerette lui donne une furieuse envie d'être n'importe où ailleurs. D'être loin d'ici, de commencer sa propre vie, car aucun d'eux ne semble savoir ce que cela signifie, d'avoir dix-huit ans.

Elle prend une profonde inspiration, soupire, et fait son entrée. Comme une seule personne, ils se tournent vers elle et leurs regards s'illuminent. Lucas trotte vers elle, chancelant sous son propre poids. Les guirlandes de papier sont suspendues aux fenêtres, comme elle s'y attendait. À l'instar de Thea, tous les membres de sa famille sont encore en vêtements de nuit – une autre Tradition de l'Anniversaire de Thea –, et voir les contours de leurs vieux corps est mortifiant. À dire vrai, sa tante Nella affiche encore une allure convenable à trente-sept ans mais son père en a quarante et un, et un homme de quarante et un ans devrait s'habiller avant de se présenter au petit déjeuner.

Cornelia a des hanches si larges – n’a-t-elle pas honte de la manière dont la lumière traverse sa chemise ? J’en serais gênée, pense Thea. Je ne laisserai jamais mon corps flageoler ainsi à découvert. Mais ils n’y peuvent rien. Cornelia répète souvent : « On vieillit, nos hanches s’élargissent, et puis on meurt. » Mais Thea sera comme Rebecca Bosman, qui rentre encore dans les vêtements qu’elle portait à l’âge de Thea. Le secret, affirme Rebecca, est de marcher d’un bon pas devant les pâtisseries. Cornelia serait de l’avis contraire.

« Joyeux anniversaire, ma Théière ! rayonne Cornelia.

— Merci », répond Thea, qui s’efforce de ne pas grimacer en entendant son surnom. Elle prend Lucas dans ses bras et s’avance vers le tapis où ils sont tous réunis.

« Tu es si grande, constate son père. Quand vas-tu arrêter de grandir ? Je n’arrive plus à suivre.

— Papa, je fais la même taille depuis deux ans. »

Il la serre longuement dans ses bras. « Tu es parfaite.

— Elle est Thea », ajoute sa tante.

Thea croise le regard de sa tante et repose Lucas par terre. C’est toujours tante Nella qui essaie d’entraîner son père loin du précipice des éloges excessifs. Tante Nella, toujours la première à trouver des défauts.

« Allons manger, dit Cornelia. Lucas, non ! » Car le chat, sans collerette ni entraves, a déjà saisi un morceau d’œuf dans sa gueule. Il se déplace sans bruit vers un angle de la pièce, son arrière-train pareil à une ample culotte beige. Les Amstellodamois n’apprécient généralement pas la présence d’animaux chez eux, craignant les empreintes de pattes sur les sols fraîchement lessivés, les déjections abandonnées dans les coins propres, les meubles massacrés. Mais Lucas est indifférent

à l'opinion publique. Il possède une perfection unique et il apporte à Thea un réconfort constant.

« La créature la plus avide du Herengracht, déclare tante Nella. Il refuse de chasser les souris mais il est bien heureux de manger notre petit déjeuner.

— Laisse-le tranquille, réplique Thea.

— Ma Théière, intervient Cornelia, voilà vos *pufferts* d'anniversaire. » Elle les lui tend, de minuscules galettes épelant son nom, THEA BRANDT. « Il y a du sirop à l'eau de rose, sauf si vous préférez quelque chose de plus goûteux...

— Non, non, c'est très bien. Merci. » Thea s'installe sur le tapis, pliant les jambes sous elle avant de fourrer deux *pufferts* à la suite dans sa bouche.

« Doucement ! la réprimande Cornelia. Otto, un roulé au beurre avec un œuf ?

— Oui, s'il te plaît, répond-il. Mes genoux ne vont pas supporter le tapis. Je vais m'asseoir dans un fauteuil, si cela ne dérange personne.

— Vous n'avez pas quatre-vingts ans non plus », remarque tante Nella, mais le père de Thea l'ignore.

Les femmes prennent place sur le tapis. Thea se sent ridicule et elle est soulagée qu'aucun passant ne puisse les voir depuis la rue. « Tu veux un peu de vin ? » demande tante Nella.

Thea se redresse et pose son assiette sur ses genoux. « Je peux vraiment ?

— Tu as dix-huit ans. Tu n'es plus une enfant. Tiens. » Tante Nella lui tend une petite timbale.

« Il vient de Madère, explique son père. Ils avaient un tonneau non répertorié à la VOC¹, vendu à moitié prix.

— Dieu merci, dit sa tante. Nous n'avons pas les moyens d'acheter des tonneaux de vin de Madère. »

Une irritation fugace passe sur le visage paternel et tante Nella rougit, baissant les yeux vers les motifs torsadés du tapis.

« Portons un toast, continue son père. À notre Thea. Qu'elle soit toujours en sécurité...

— ... bien nourrie, ajoute Cornelia.

— ... et heureuse, termine Thea.

— Et heureuse », conclut sa tante en écho.

Thea avale le vin, un choc incandescent irradie son estomac et lui donne du courage. « Comment s'est passé le jour de ma naissance ? » demande-t-elle.

Silence sur le tapis, silence dans le fauteuil. Cornelia tend la main et saisit un roulé au beurre qu'elle fourre d'œuf moussoux. « Alors ? insiste Thea. Vous étiez tous présents. »

Tante Nella se tourne vers le père de Thea. Leurs regards se croisent.

« Tu étais bien présent, Papa, non ? interroge Thea. Ou suis-je venue au monde seule ?

— Nous sommes tous seuls, en venant au monde », rétorque sa tante. Cornelia lève les yeux au ciel. Son père ne dit rien. C'est toujours pareil.

Thea pousse un soupir. « Ma naissance ne vous a pas fait plaisir. »

Les membres de sa famille semblent reprendre vie et se tournent vers elle, horrifiés. « Oh si ! s'écrie Cornelia. Nous étions si comblés ! Vous étiez une vraie bénédiction.

— J'ai provoqué la fin de quelque chose », dit Thea.

Tante Nella ferme les yeux.

« Tu étais un commencement, dit son père. Le meilleur commencement qui soit. Et maintenant : je pense que le moment est venu d'ouvrir les cadeaux. »

Thea a échoué, une fois encore. Le plus simple est de manger un autre roulé au beurre et de déballer les cadeaux qu'ils ont déposés devant elle. De la part de Cornelia, une boîte de ses biscuits préférés à la cannelle ; de son père et tante Nella – oui, ils ont tout de même prêté attention à une part de son âme, au moins – deux billets pour la représentation de *Titus* qui a lieu cet après-midi. « Des places dans la galerie ? » s'exclame-t-elle, le cœur emballé. C'est extrêmement généreux. « Oh, merci !

— Ce n'est pas tous les jours que tu as dix-huit ans, dit son père avec un sourire.

— Nous pourrions en profiter pour passer la journée toutes les deux, dit Cornelia. Vous et moi. »

Thea contemple leurs expressions enjouées. Elle comprend qu'ils ont déjà choisi la personne qui l'accompagnerait – c'est logique, estime-t-elle, puisque son père doit bientôt se rendre à la VOC, où il travaille aux inventaires, et que sa tante n'apprécie pas le théâtre. « Merci, Cornelia », dit-elle, et sa vieille gouvernante lui serre la main.

Titus est une pièce particulièrement violente, Thea préfère les romances. Idylles sylvestres, rêves insulaires où tout se brouille avant de se résoudre pour le mieux. Depuis l'âge de treize ans, Thea traîne sa tante ou Cornelia au théâtre de la ville. Elles arrivent en avance, paient l'entrée et un supplément de deux stuivers pour le parterre, sans espoir de pouvoir s'offrir le balcon, encore moins une loge, et elles attendent que la salle se remplisse de six cent quatre-vingt-dix-huit autres corps. Quand elle s'évade dans l'univers de la comédie ou de la tragédie, Thea

se sent chez elle. À l'âge de seize ans, après maintes supplications et cajoleries, et malgré les protestations véhémentes de Cornelia, sa famille l'a autorisée à parcourir seule le trajet de cinq minutes jusqu'au théâtre, à la condition qu'elle rentre aussitôt le spectacle terminé. Jusqu'à sa rencontre avec Walter six mois plus tôt, elle avait respecté sa part du marché. Mais les choses évoluent. Les supercheries deviennent nécessaires. Elle a exagéré la durée des représentations afin de voler quelques instants avec Walter. Elle a même inventé des titres de pièce et des spectacles entiers pour le retrouver dans les coulisses du théâtre. Sa famille n'a jamais douté de sa parole. Ils n'ont jamais vérifié si telle farce ou telle tragédie était effectivement à l'affiche. Thea se sent parfois coupable, mais l'amour de Walter est trop important. Une romance non écrite se joue dans les couloirs cachés du Schouwburg, dont les dialogues sont indélébiles, gravés dans leur cœur. Thea sait qu'elle n'y renoncera jamais.

« N'oublie pas notre soirée », lui rappelle sa tante.

Thea lève les yeux des deux tickets qu'elle tient entre ses mains. « Notre soirée ? »

Elle le décèle : l'imperceptible soupir de sa tante qui souligne son agacement. « Tu avais oublié ? lâche tante Nella. Le bal d'Épiphanie des Sarragon. Thea, c'est un miracle qu'ils nous aient invités. Je fais la cour à Clara Sarragon depuis la Saint-Michel dans ce but. »

Thea jette un coup d'œil à l'expression impassible de son père et décide de prendre un risque. « Vous n'aimez pas ces gens. Pourquoi sommes-nous obligés d'y aller ? »

— Parce qu'il le faut », réplique tante Nella en marchant à grandes enjambées vers les immenses fenêtres du salon afin de

contempler le paysage au-delà du canal de Heren.

« Mais pourquoi le faut-il ? » insiste Thea.

Personne ne répond. Thea décide alors d'abattre sa dernière carte. « Clara Sarragon ne possède-t-elle pas une plantation au Suriname ? »

Dans la pièce, l'atmosphère se tend. Thea sait que son père a été emmené comme esclave dans cette colonie, et qu'à l'âge de seize ans il a été ramené à Amsterdam par Johannes Brandt, son défunt oncle. Cornelia ne lui a raconté qu'une seule histoire de cette période, comment les femmes d'Amsterdam déposaient des oiseaux chanteurs dans les cheveux de son père, une image qui a toujours provoqué chez Thea un profond malaise. Mais, à l'exception de cette anecdote, le passé paternel est dissimulé au fond d'un puits, hors d'atteinte. Où se trouvait son père avant le Suriname, sa vie dans les colonies, Thea ignore tout de cela. Il n'en parle jamais. C'est un vide aussi profond que le silence autour de sa mère à la peau blanche, un autre élément muet qui s'insinue dans la maison comme un brouillard. Otto Brandt : lui aussi aurait pu éclore d'un œuf.

Thea en a plus qu'assez de leurs silences. Dès qu'elle insiste auprès de Cornelia, elle obtient la même réponse : « Je suis venue d'un orphelinat, dira-t-elle. Et votre père a été enlevé à son premier foyer. Ainsi va notre vie. Cette maison est notre port d'attache. C'est ici que nous habitons. Ici que nous avons trouvé notre place. »

Et si l'on n'a plus envie d'être amarré dans ce port ? songe Thea, sans jamais oser formuler la question à voix haute. Et si l'on a l'impression de ne pas y être à sa place ?

« Ce que possède Clara Sarragon ne te regarde pas », déclare sa tante d'un ton brusque. Aucune d'elles ne regarde le père de

Thea. « N'oublie pas. Dix-huit heures ce soir. Nous t'attendrons dans le vestibule, dans nos plus beaux atours.

— Du moins, ce qu'il en reste, rétorque Thea.

— Précisément, soupire sa tante.

— Allez donc vous habiller, ma Théière, dit Cornelia d'une voix enjouée. Je vais monter vous aider à vous coiffer. »

Thea jette un coup d'œil à son père, qui regarde désormais par la fenêtre. Éprouvant un léger élan de honte, elle tourne les talons et abandonne sa famille, échouée dans le salon. Alors qu'elle gravit les marches vers l'obscurité maussade du couloir de l'étage, Thea chasse de son esprit le bal des Sarragon et son évocation imprudente du Suriname, et elle pense à son véritable cadeau d'anniversaire. Elle sera heureuse d'admirer le talent magique de Rebecca sur scène mais, derrière les décors peints du théâtre, quelque chose de bien plus concret l'attend. L'amour de sa vie, sa raison de vivre. Aucune soirée ennuyeuse organisée par une notable amstellodamoise ne pourra gâcher la promesse de voir Walter Riebeeck.

1. Le sigle VOC désigne la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, en flamand « Vereenigde Oost-Indische Compagnie ». (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Quand sonnent onze heures trente, Thea et Cornelia prennent congé dans un foisonnement de foulards et de bavardages, laissant Nella et Otto seuls. Épuisés par la cérémonie du petit déjeuner, ils se retrouvent tous deux dans le salon, désormais habillés, contemplant les débris de leurs efforts matinaux. Autour d'eux, la maison paraît vide et silencieuse alors que Lucas, la panse pleine d'œufs, s'est endormi, un coussin sur un coussin. Nella contemple les murs nus autour d'elle, le faible feu dans l'âtre. Voilà des mois qu'ils ne se sont pas occupés de cette pièce, trop vaste pour être chauffée. À la fin décembre, les canaux ont gelé et le désert hivernal des rues au-dehors semble imprégner leur intérieur.

Sortir requiert une certaine résistance, sous la pluie qui trempe les capuches de laine, le vent pareil à un doigt glacé : Nella se languit des matins plus lumineux, des après-midi plus longs, impatiente de pouvoir enfouir son col de fourrure élimé dans le cèdre jusqu'à la saison prochaine. Après la petite fête matinale, les réserves de leur meilleur bois se sont réduites à une minuscule pile, mais seules les cheminées de leurs chambres et de la cuisine sont habituellement allumées. Inutile de chauffer

cette carcasse, cette bâtisse trop grande, trop pleine d'échos depuis qu'ils ont réduit leur mobilier et vendu les tentures. Ils ont encore une réserve de tourbe mais l'odeur qu'elle dégage est terrible. Nella meurt d'envie de revoir le printemps.

« Je ne nous imagine pas refaire cela pour son dix-neuvième anniversaire, dit-elle. Avez-vous vu l'expression de son visage ?

— Elle était contente, rétorque Otto.

— Nous devrions parader ici plus souvent », reprend Nella pour changer de sujet. Elle pose le regard au-delà des immenses fenêtres. « Rassurer les citoyens, leur prouver que tout fonctionne ici.

— Ces représentations deviennent usantes.

— J'en suis bien consciente.

— Il nous faut être plus prudents avec les provisions de la maisonnée, Nella. Nous avons encore dépensé un florin pour des bougies en cire d'abeille ?

— C'était son anniversaire », dit Nella mais elle évite le regard d'Otto, refusant d'admettre que les bougies étaient avant tout pour elle, en souvenir d'une époque où un parfum de miel embaumait la maison tout entière. « Vous souvenez-vous », avance-t-elle, prudemment, car Otto n'aime pas se remémorer le passé, « comme nous brûlions de l'huile de rose ?

— Ah oui ?

— La meilleure de toute la ville, achetée à un marchand qui la faisait venir de Damas. Nous en inondions les pièces. » Nella marque une pause. « Je ne le regrette pas. Ou peut-être que si... » Elle fait un geste en direction des murs. « Nous vendons désormais nos tableaux pour payer le boucher. »

Otto pousse un soupir et Nella retape un des coussins restants, soulevant dans l'air un tourbillon de poussière cachée.

Elle s'assied, place le coussin sur son giron comme si elle s'apprêtait à le faire sauter sur ses genoux, enroule ses paumes autour des têtes de lion sculptées sur les accoudoirs du fauteuil, leurs crinières familières où s'entremêlent des feuilles d'acanthé. Les yeux fermés, ses doigts suivant les contours des museaux en bois, elle envoie une pensée vers le ciel, vers Dieu – et aussi, pourquoi pas ? – vers Aphrodite : *Faites que la soirée soit un succès. Que quelqu'un veuille d'elle.*

Elle ouvre les yeux, s'aperçoit qu'Otto la dévisage. Il affiche une expression désapprobatrice. « Je sais que vous n'avez pas envie d'aller au bal, dit-elle.

— Vous n'allez pas me faire croire que vous appréciez la compagnie de Clara Sarragon.

— Ce que j'apprécie est immatériel. Quant à Clara Sarragon, je m'efforcerai de l'éviter autant que possible. Nous y allons pour le bien de Thea.

— Pour qu'on l'y dévisage, pour que les gens murmurent sur son compte ? J'ai passé ma vie à faire en sorte que mon enfant ne soit pas livrée en spectacle. Ils s'en donneront à cœur joie. Et c'est nous qui l'aurons emmenée là-bas.

— Ce serait sans doute une bonne chose que les gens la remarquent. Thea est une jeune femme belle et accomplie. Elle mérite une chance.

— Une chance de quoi ? »

Nella n'ose pas prononcer les paroles fâcheuses : de se *marier*. Otto rive son regard sur la grille du foyer éteint, lèvres pincées. « Vous n'avez aucune idée de ce que c'est, d'être remarqué comme l'on me remarque, comme l'on *remarque* Thea, dit-il. Ce n'est pas ce que vous imaginez. »

Nella tient sa langue. Amsterdam est une ville portuaire où se côtoient les différences. On y trouve des huguenots français ayant fui les catholiques meurtriers : leur savoir-faire de tisserands a été accueilli à bras ouverts dans cette ville pragmatique ; avec la soie qui afflue d'Orient, ils ont créé de leurs mains de sublimes vêtements dans lesquels se pavane les Amstellodamois. On y trouve également les travailleurs itinérants venus d'Allemagne, de Suède, du Danemark et d'Angleterre, cherchant des emplois de servantes ou de maçons. On y trouve encore les riches marchands juifs du Portugal, débarqués de leurs plantations brésiliennes pour acheter des maisons à proximité de la Courbe d'Or, emplissant les rues des mélodies dansantes et inintelligibles de leurs langues mêlées. Sur les docks vivent des hommes originaires de Java et du Japon : marins, docteurs, marchands, voyageurs, vendeurs de bibelots. Et dans le quartier juif travaillent des garçons et des filles nés sur le continent africain, en des lieux dont les noms n'ont jamais été enseignés à Nella, et qu'on emploie désormais à faire des courses, qui battent le pavé hollandais ou qui portent des étuis d'instruments et jouent de la musique, fête après fête, où les invités les considèrent comme de palpitantes attractions.

Malgré cette multiplicité bigarrée, Nella a remarqué depuis la naissance de Thea les regards appuyés, les coups d'œil s'attardant sur la tête de l'enfant si son bonnet se détache, sur ses boucles noires jaillissant de sous le tissu, les évaluations audacieuses ou discrètes de son apparence physique. Thea, avec ses intenses yeux noirs, sa peau ocre qui fonce sous le soleil estival là où celle de Nella et de Cornelia vire au rose. Nella a perçu ces regards insistants mais ne les a jamais sentis sur elle,

et cette vérité a tracé une ligne entre elle et Otto pendant dix-huit ans.

« C'est une ville où l'on épie, dit-il. On y maintient la paix d'une main et avec les ongles, de l'autre, on gratte ce qui s'y cache sous la surface. N'oubliez pas cela.

— Je ne l'oublie pas. Nous avons fait de notre mieux. Quel autre choix avions-nous, Otto ? Vous vouliez qu'on la dissimule jusqu'à la fin de ses jours ? Elle est le seul bébé qu'aucun de nous aura jamais, nous n'avons fixé ni *kloppertje*, ni papier, ni dentelle sur notre porte d'entrée pour annoncer que nous avons eu une fille. »

Il la regarde. « Nous ? »

Nella ignore sa remarque. « Pas de bonnet de paternité pour vous, ni de taquineries ni de tapes dans le dos. Pas de période de répit de la part des impôts en ville. Pas de festin, ni de danses, ni de musique. Pas de présentation à la fenêtre, pas de félicitations des voisins au sujet de son corps sain et potelé. Pas de mère, non plus. »

Elle est allée trop loin, et la mère de Thea est à présent dans la pièce avec eux : Marin, debout, grande et droite, les observe de ses yeux gris clair. Marin, morte quelques heures après la naissance de Thea, les laissant naufragés dans l'océan d'un nouveau-né, sans carte, ni boussole, ni sens de l'orientation face au destin. Ses proches n'ont jamais évoqué l'identité de la mère de Thea en présence d'étrangers. Pour ce que la ville en sait, Thea est une héritière orpheline, née d'une mère au teint plus sombre, une énigme pour laquelle ils seraient prêts à mourir. Ils n'ont jamais pris la peine d'expliquer, n'en ont jamais eu besoin. Mais Nella s'étonne sans cesse de constater que l'empreinte de Marin apparaît parfois subrepticement sur les traits de sa nièce –

un mouvement de tête, une moue, le son d'un soupir font soudain renaître le souvenir de sa mère absente.

Quand Thea avait environ six mois, Nella, Otto et Cornelia avaient convenu que la décision la plus raisonnable, la plus charitable, serait d'en révéler le moins possible à Thea sur l'interdit entourant sa conception, sur les détails de la mort de sa mère et sur sa dissimulation ultérieure. Il était difficile d'évoquer ces sujets avec une enfant et, à mesure que les années passaient, ils s'étaient enlisés dans ce mutisme. Ils refusaient que Thea soit associée à la culpabilité et à la honte de cette période ou, pire, à son horreur. Que ce soit une bonne chose ou non, Thea était simplement devenue la fille de son père, la nièce de sa tante, la protégée de Cornelia. Elle n'était *pas* illégitime. Elle était Thea. Que Thea soit Thea.

Ils avaient appris à vivre autour de l'absence inexplicquée de Marin jusqu'à ce que le secret se réduise à peau de chagrin, s'évapore dans les lambris, se fonde dans les meubles. Ils avaient repoussé Marin dans l'ombre. Thea avait brièvement eu une mère ; à présent, elle était morte. Aucune question ne pouvait être formulée puisqu'il n'existait aucun point précis où concentrer les interrogations. C'était une décision prise dans la panique d'une vie au sein d'une société encline à la critique. Marin était célibataire lorsqu'elle avait accouché. Marin et Otto n'auraient jamais pu se marier, pas dans ce monde-là, et ils avaient donné vie à une enfant comme peu de gens en avaient vu dans la Courbe d'Or. Face à tant d'adversité, ils avaient été contraints d'en faire une fillette solide et assurée.

Mais qu'est-ce qui nous a pris ? songe Nella. On n'enterre pas ainsi une mère sans s'attendre à ce qu'elle refasse un jour surface. Je devrais pourtant le savoir.

Thea n'interroge pas sa tante de façon directe : *À quoi ressemblait ma mère ?* Au lieu de cela, elle retourne les choses contre elle – *Vous ne vouliez pas de moi. Ma naissance ne vous a pas fait plaisir.* À bien des égards, c'est encore pire. À bien des égards, ils ont totalement échoué.

« Nous avons agi dans le but de la protéger, lâche Otto comme s'il lisait dans les pensées de Nella.

— Et à présent, elle a besoin d'une protection différente. Laissez-moi la lui trouver, Otto. Laissez-moi lui trouver des festins et de la musique. Il nous a fallu du temps pour être à nouveau acceptés dans cette ville. J'ai œuvré si dur au cours de l'année, à boire du thé avec des gens que j'aurais préféré pousser dans le canal. »

Nella se sent désespérée. Ils ont déjà évoqué ce sujet tant de fois. « C'est pire, maintenant qu'elle est plus âgée, dit-il. Les gens se montrent plus audacieux. Ils ne manifestent plus de la curiosité, mais une stupéfaction totale. Elle et moi ne sommes pas les seuls dans cette ville à afficher une telle apparence. Loin de là. Mais nous sommes sans doute parmi les rares à nous vêtir aussi bien, et c'est précisément ce que les gens détestent. »

Nella se souvient de Thea, à peine six ans, accrochée aux jupes de Cornelia au marché aux légumes. Une femme qui faisait ses courses à côté d'elles avait baissé les yeux, sa curiosité se muant rapidement en une expression proche de l'avidité. « Oh, mais quelle créature ! s'était-elle écriée en plongeant les doigts dans la chevelure noire de Thea. Je ne parviens pas à l'identifier. Est-elle... Oh, non, c'est impossible ! — Ce qu'elle est ne vous regarde pas », avait rétorqué Cornelia, écartant Thea avant de saisir un chou dans sa main comme une grenade.

Les hommes et les femmes-choux se sont succédé, au fil des dix-huit dernières années : de grosses têtes pâles, des légumes en matière d'intelligence. On peut dire que les citoyens-choux sont légion. Et il y a aussi les garçons et les filles à la peau plus sombre que celle de Thea, les servantes africaines et brésiliennes postées devant les synagogues, patientant dès le petit matin afin de réserver une place de choix pour leurs maîtresses, épouses des marchands portugais. Enfant, Thea adorait écouter ces filles s'interpeller dans la rue, entendre leurs noms aux consonances portugaises ou hébraïques – *Francisca, Yizka, Gracia*. Plus d'une fois, elle a tiré Nella par la main pour qu'elles s'arrêtent et les observent. À mesure que Thea grandissait, Nella l'a vue tenter d'attirer l'attention de ces servantes, dans l'espoir d'obtenir une forme de reconnaissance. Mais, à quelques exceptions près, les filles refusent généralement de croiser son regard. Elles ne veulent pas d'ennuis, imagine Nella. La peau blanche de sa mère l'exclut de leur groupe. Ou bien s'agit-il plutôt de ses vêtements, comme le dit Otto : une coupe simple mais d'une qualité plus délicate et plus durable. Ou bien ce n'est rien de tout cela. Nella s'est toujours sentie si ignorante dans ce domaine.

« La fortune, si Thea devait la trouver à ce bal, la protégerait », déclare Nella. Elle hésite. « Le mariage la protégerait.

— *Le mariage*, réplique Otto. Le mariage ne garantit en rien la survie. Vous, entre toutes, êtes bien placée pour le savoir. »

Leurs regards se croisent. Ils pénètrent en territoire périlleux. « Ma fille se porterait mieux en restant ici, dit Otto.

— Et lui avez-vous demandé si c'est ce qu'elle veut ? Vous avez vu nos livres de comptes. Vous savez combien la situation est critique. Vous et moi ne vivrons pas éternellement. » Nella

insiste : « Et alors, quoi ? Voulez-vous vraiment qu'elle reste seule ici, dans ce tombeau géant, sans revenus ni protection ? »

Il se lève. « Bien sûr que non.

— Mais au moins, poursuit-elle pour apaiser la tension, Cornelia ne mourra jamais, elle. Elle nous survivra à tous. »

Le sourire forcé d'Otto leur accorde un instant de répit. Otto et elle portent sur leur visage le poids de ces dernières dix-huit années mais Cornelia fait tinter ses poêles dans la cuisine comme si elle avait toujours vingt ans, prête à en découdre avec la volaille et les poissons, ou n'importe quel tubercule entêté. L'immortalité de Cornelia semble véritablement plausible.

« Thea n'est pas ici pour nous sauver, Petronella, dit Otto. Elle ne doit rien à personne.

— Mon Dieu. Je le sais bien.

— En êtes-vous certaine ? » Otto la regarde droit dans les yeux. « Si vous êtes convaincue que le mariage peut assurer un bon avenir, pourquoi ne vous mariez-vous pas vous-même ? Vous n'avez plus à vous soucier de l'élever à présent. Vous avez trente-sept ans, elle n'en a que dix-huit.

— J'avais dix-huit ans quand je me suis mariée.

— Et voyez comment ça s'est passé.

— Otto...

— Vous êtes un bon parti. Sarragon vous a invitée à son bal. Les gens vous perçoivent comme une riche veuve, enveloppée d'un halo de scandale, avec une maison sur le Herengracht...

— Que Johannes vous a léguée ! À titre personnel, je n'ai aucune fortune. »

Otto soupire. « Vous trouverez un homme qui vous donnera ce que vous cherchez. »

Il s'approche de la fenêtre et Nella bondit pour l'y rejoindre.
« Et qu'est-ce que je cherche ? » demande-t-elle.

Otto ne dit rien mais elle sait ce qu'il pense. Qu'elle veut des enfants. Sa présomption la pique au vif, ce qu'il avait sans doute prévu. Nella sait parfaitement ce que les gens de cette ville pensent d'elle : qu'elle n'est pas jeune, à trente-sept ans. Qu'elle est veuve depuis longtemps, sans mari, sans enfants. Réservee, modérée, modeste en matière vestimentaire. Mais, à bien des égards, Nella ignore absolument qui elle est. Elle s'imaginait les pieds sur terre, solide, sûre d'elle. En son cœur, elle n'est qu'une personne aqueuse qu'on pourrait entraîner au fond d'un lac ou souffler au loin. Un médecin la qualifierait-il de mélancolique ? Son âge est liquide, il lui coule entre les doigts. Son esprit est engourdi, ne conçoit plus aucune idée délirante. Elle avait eu coutume d'imaginer ses pensées blotties au creux d'une coquille de nautilus, d'infinies spirales scintillantes, cueillies sur le lit de son crâne.

« Vous voulez une maison rien qu'à vous, dit Otto.

— C'est ici, ma maison. Mon mariage avec Johannes a changé ma vie pour le mieux.

— Ce n'est pas ce que vous affirmez d'habitude. »

Elle l'ignore. « Il y a un homme quelque part qui en fera de même pour Thea.

— Il vous a menti sur la vie que vous mèneriez, et vous subissez ce mensonge depuis dix-huit ans. Et croyez-vous vraiment qu'il soit le seul à mentir ainsi ? »

Nella encaisse le coup. « Marin a menti, elle aussi. Mais vous ne le lui reprochez jamais. »

Otto retourne au centre du salon. « Pourquoi ne pas vendre la ruine ? dit-il. On en tirerait un peu d'argent. »

Nella ressent une vibration opaque au creux de l'estomac. Pas ça. Pas la ruine. De temps à autre, Otto aime lui rappeler sa maison d'enfance à Assendelft, où elle n'est jamais retournée depuis qu'on l'a envoyée à Amsterdam pour devenir l'épouse de Johannes Brandt. Même après la mort de sa sœur Arabella, la dernière de sa fratrie, quatre ans plus tôt, Nella a refusé d'entreprendre ce voyage dans le passé. Au lieu de s'y rendre en personne, elle a payé un agent pour visiter la maison et lui rédiger un rapport. Ses conclusions se sont avérées accablantes, comme Otto le sait parfaitement : des trous béants dans le toit, l'étage supérieur inhabitable, le lac envahi d'algues et les vergers sans doute infertiles. Des vaches avaient investi le jardin aromatique d'antan et l'agent semblait croire que des brigands avaient passé des mois terrés dans la cuisine et les pièces du rez-de-chaussée, allumant des feux au milieu des tapis et brisant les vitres. Des villageois lui avaient affirmé que la bâtisse était hantée. C'en était trop pour Nella : elle avait ordonné qu'on condamne les lieux. Elle n'a jamais eu l'intention d'y retourner.

Bien des années plus tôt, avant même qu'elle ne quitte la maison familiale, celle-ci était déjà un lieu de perte, de peur et d'abandon, mais elle n'a jamais expliqué pourquoi à Otto. Elle a œuvré d'arrache-pied à transformer la Nella qui vivait là-bas en cette femme qui vit ici. La propriété lui appartient, effectivement, suspendue autour de son cou comme une pierre : sa pierre, et celle de personne d'autre.

« Je vous l'ai déjà dit, lui répond-elle. Assendelft n'est pas à vendre.

— Nella, vous n'y allez jamais.

— Elle n'est pas à vendre.

— Donnez-moi une seule raison valable. »

Nella s'assied dans le fauteuil et se prend la tête entre les mains.

« Je ne comprends pas pourquoi vous n'en parlez pas », insiste Otto.

Elle relève brusquement le menton. « Et, tout comme je refuse de parler d'Assendelft, vous refusez de parler de Marin. Ou de votre vie au Suriname, ou de votre enfance au Dahomey. Nous avons chacun notre passé, Otto. Nous avons chacun des choses que nous n'évoquons pas. Je ne vous interroge jamais, alors pourquoi le faites-vous ? »

Il se tourne vers elle. « Ce n'est pas pareil. Une maison de campagne, comparée à ma vie ?

— Nous avons chacun notre pierre.

— Que voulez-vous dire ? »

Nella se mord la lèvre. « Rien. » Le visage d'Otto se crispe. « Otto, tente-t-elle à nouveau. Personne ne l'achètera. Personne ne peut y vivre. La terre alentour est morte. »

Il se dirige vers la porte. « Je dois y aller.

— Vous commencez tard.

— Bert Schippers m'a remplacé afin que nous puissions organiser le petit déjeuner.

— À quoi travaillez-vous actuellement ?

— Un chargement de noix de muscade. Tout juste arrivées des Moluques.

— Et surtout... »

Mais Otto est déjà parti. Nella l'entend attraper son manteau et son chapeau dans le vestibule, puis claquer la porte d'entrée, et ce bruit l'enferme dans la maison. « N'oubliez pas le bal », dit-elle aux murs nus.

Elle s'adosse au fauteuil et prend dans ses bras le chat Lucas, surpris. Ces conversations avec Otto agitent Nella, elles remuent de vieux souvenirs qu'elle préférerait laisser en sommeil, mais il semble impossible de façonner un avenir sans aborder le passé.

Avant que son époux, Johannes, et sa belle-sœur Marin ne meurent dix-huit ans plus tôt, ils avaient rédigé leurs testaments – car s'ils avaient chacun leurs secrets, ils n'en étaient pas moins d'honnêtes et raisonnables citoyens. La maison du Herengracht avait été léguée à Otto, et leurs actions de la VOC, leurs petites parcelles de terre aux abords de la ville ainsi que tout leur mobilier avaient été confiés à Nella. Il avait semblé un temps que la veuve Brandt, Otto, Cornelia et Thea survivraient à la perte de Johannes et de Marin dans un confort relatif. Cet espoir était naïf.

Bien qu'Otto ait travaillé aux côtés de Johannes pendant presque une décennie, les marchands qui avaient autrefois fait affaire avec Johannes, ainsi que les clients étrangers ou locaux qui s'étaient appuyés sur ses compétences, avaient tous pris leurs distances. Les contacts et les contrats s'étaient tariés. Moins de dîners privés, plus aucune invitation de la guilde. Les causes de la mort de Johannes et l'infériorité supposée d'Otto avaient été désastreuses pour leurs finances. Si son époux avait été un homme différent, peut-être que Nella aurait pu être prise au sérieux comme gestionnaire de ses legs financiers, à la manière de certaines veuves amstellodamoises. Mais son défunt mari était un sodomite déshonoré, publiquement humilié, et la honte est une chose scintillante. Elle miroite sur eux et projette sa réflexion dans les yeux des autres, ceux qui les ont abandonnés, aveuglés par sa toute-puissance.

En à peine trois ans, leur statut en ville s'était considérablement dégradé, Thea arpentait d'un pas maladroit les parquets cirés, il fallait la vêtir et la nourrir, et leurs ressources avaient fondu. Ils avaient vendu les terres et les actions de la VOC, puis Cornelia avait déclaré que leur dernier recours était de prier. Otto avait trouvé un poste d'employé aux inventaires dans les entrepôts de la VOC, obtenu par l'intermédiaire d'un officier qui se souvenait du calvaire de la famille Brandt et s'était montré plus compatissant envers le père de Thea que toute la VOC et les guildes réunies. Le poste était en deçà des capacités d'Otto mais c'était le seul qu'il avait trouvé. Certains des garçons qui travaillaient avec lui n'avaient pas plus de treize ans : à leurs yeux, il devait passer pour Mathusalem. Qu'était-il, si ce n'était un puits de connaissance qu'ils pouvaient utiliser à leur guise ? Mais la famille était dans une situation désespérée et, de bien des manières, le salaire d'Otto les maintenait à flot. Peu après avoir été embauché, Otto s'était mis à suggérer que Nella se remarie, dans l'intérêt de tous. C'est un refrain qu'il entonne depuis dix-huit ans, bien trop souvent au goût de Nella : « Peut-être Nella devrait-elle épouser un homme riche. »

Au fil de ces années usantes, alors que la vie devenait dure et étouffante, Nella s'est mise à concevoir les choses d'une seule et unique manière : Marin avait arrangé son mariage avec Johannes dans le but de se protéger elle-même, traitant Nella comme une indésirable nécessité. Johannes, trop distrait et trop égoïste pour tenir tête à sa puissante sœur, avait laissé sa jeune femme l'aimer sans penser à ce qu'un tel amour pourrait coûter à Nella. Elle n'avait pas perdu le sommeil dans les mois qui avaient suivi la mort de Johannes et de Marin, et ses rêves n'étaient pas hantés par un noyé plongeant vers le fond de la

mer, une pierre attachée autour du cou : la pierre pesait sur ses épaules à elle. Avec l'arrivée de Thea, sa propre vie n'avait été qu'un sacrifice, un sacrifice que Marin et Johannes étaient prêts à faire.

Qu'a-t-elle accompli pendant ces dernières dix-huit années ? Citoyenne d'une nation qui se targue de se bâtir seule, elle n'a rien construit, ni intérieurement, ni à l'extérieur. Et pourtant elle est toujours blessée lorsque Otto insinue qu'elle serait heureuse de quitter la maison du Herengracht, d'abandonner Thea. Pourquoi est-il ainsi convaincu qu'elle aspire à un nouveau départ ?

En vérité, au cours des années qui avaient suivi la mort de Johannes, c'étaient les riches veuves qui avaient capté l'attention de Nella. Ces femmes qui avaient choisi de ne pas se remarier. Elles n'y étaient pas obligées. Elles avaient leur argent propre, et la fortune de leur défunt époux. Dans leur rôle de veuves, elles n'avaient plus le statut légal d'entités contrôlées par un mari. Nella passait devant elles dans la Courbe d'Or, ou les voyait dans leur barge, des perles grosses comme des œufs autour du cou ou aux oreilles, rentrant vers leurs demeures douces et parfaites, leur absence d'obligations, maintenues à flot sur les eaux troubles d'Amsterdam grâce à leurs actions et leurs finances jusqu'au jour où elles iraient retrouver le Seigneur. Nul homme à satisfaire au lit. Nul risque de mourir en couches. Nella ne pouvait écarter ces femmes de ses pensées, même si elle savait qu'elle ne possédait elle-même ni perles géantes, ni actions, et que sa vie semblait peuplée d'inquiétudes et d'obligations.

Pourquoi devrais-je laisser un nouvel homme, un inconnu, débarquer sur les rives de mon foyer, exigeant que je lui en laisse les rênes et le contrôle ? avait songé Nella en regardant une

femme parfumée disparaître derrière l'immense porte de sa maison. Et comment traiterai-il Thea ? Comment considérerait-il Otto, ou Cornelia ? Pourquoi prendre ce risque ? Sa vie était difficile, certes, mais c'était sa vie. Elle avait lutté et payé un prix élevé pour son minuscule domaine.

Mais il y a aussi l'envers du décor. En toute honnêteté, elle n'a jamais rencontré quelqu'un qu'elle aurait voulu épouser. Aucun homme correct n'a croisé son chemin. À cause de sa vie sociale réduite et du temps qu'elle consacre à Thea, les potentiels époux, rares au cours des premières années passées, se font plus rares encore à mesure qu'elle prend de l'âge, sans compter son nom de famille, avec l'héritage de honte et de déclin financier qu'il traîne dans son sillage. Sa seule possession est une solitude intime, aucun avenir en perspective pour elle. Otto s'imagine qu'elle désire des enfants, mais que sait-il réellement de ses désirs ? Elle les connaît à peine elle-même.

Nella repose Lucas sur le fauteuil et se rend d'un pas décidé vers le vestibule empli d'échos, la cage d'escalier, continue jusqu'à l'étage étroit qui conduit à l'échelle du grenier. Évitant de se prendre les pieds dans ses jupes, une bougie à la main, elle s'accroupit à demi dans la pénombre, enveloppée de l'air froid et humide. Personne ne sait qu'elle vient ici à chaque anniversaire de la mort de Marin. Encore un secret.

Dans l'ombre d'un angle repose le coffre de Marin. Cornelia jugerait sûrement que l'ouvrir serait morbide et préjudiciable. Otto déclarerait qu'elle n'en a pas le droit. Thea ignore l'existence même de ce coffre, combien le mystère de sa mère s'incarne si justement dans les objets qui s'y dissimulent. Nella et Cornelia avaient convenu de les lui montrer, de lui raconter – mais, curieusement, elles n'ont jamais trouvé le bon moment. Nella

éprouve un certain réconfort à être la seule à s'agenouiller devant le coffre de Marin, à décrocher les vieux loquets sur les flancs, à en soulever le couvercle.

Le parfum des copeaux de cèdre s'élève et le cœur de Nella bat la chamade. Parcourir le contenu du coffre de Marin revient à contempler l'intérieur d'un petit cercueil dont le corps se serait évaporé, le linceul remplacé par plusieurs rouleaux de papier. Tenant la bougie au-dessus d'elle, Nella regarde les graines familières éparpillées là, et les plumes colorées qui avaient autrefois décoré la chambre de Marin. Ses pétales séchés, ses crânes d'animaux. Et les livres de Marin, leurs couvertures pressées les unes contre les autres, reliés par une ficelle. Nella lit le titre de l'ouvrage, *Le Malheureux Voyage du navire Batavia*, un des préférés de Marin, une histoire de périple et de mutinerie, de soif de sang et d'esclavage. Elle sort l'ouvrage le plus feuilleté, *Le Récit mémorable du voyage de Nieuw Hoorn*, elle passe l'index sur les gravures familières d'anciens naufrages et de côtes maritimes, imaginant la main fine de Marin sur son épaule. *Encore en train d'espionner, Petronella ? Ces choses-là ne sont pas pour vous.*

La voix de Marin repose au-delà de ces murs mais semble pourtant toujours enfouie au plus profond du corps de Nella.

Voici maintenant les cartes de Marin : Nella les déplie l'une après l'autre, le monde entier recouvrant bientôt le parquet. Dans le silence du grenier s'étirent l'Afrique, et ici les Moluques. Ici encore, Java et Batavia. Ici l'Angleterre, l'Irlande, la France, l'Amérique du Nord et du Sud. Et ici, les mots écrits de la main de Marin : *Climat ? Nourriture ? Dieu ?* Des questions auxquelles Marin n'avait jamais trouvé de réponses.

Nella scrute attentivement le continent africain, les traits crénelés dessinés par le crayon du cartographe indiquant les côtes rocheuses et les montagnes, les déserts et les lacs, elle observe ce territoire inconnu en quête de la terre natale d’Otto, d’une explication à son silence persistant. Elle passe à la carte du Suriname, caresse le nom, songe à Otto, au sucre qui imprègne l’air d’un parfum de caramel, à un bal nocturne d’où jaillissent la musique et la chaleur. *Clara Sarragon ne possède-t-elle pas une plantation au Suriname ?*

Nella pose son bougeoir et plonge la main dans les copeaux de cèdre, touchant ce qu’elle est véritablement venue chercher.

Elle a conservé ces miniatures avec grand soin, au fil des ans. Ces trois poupées d’Otto, de Marin et du petit bébé en cire qu’elle avait volées dans un atelier, dix-huit ans plus tôt jour pour jour, quand sa vie avait basculé. Elle les sort, une par une. Le temps s’est montré clément envers leurs corps minuscules. Nella se demande si la miniature d’Otto, maintenue dans un état impeccable, ne lui a pas permis de mener sa vie à l’abri du danger. Elle a toujours cru que l’ouvrage de la miniaturiste possédait un pouvoir, mais dix-huit ans se sont écoulés et l’idée paraît présomptueuse, il ne se priverait pas de le lui dire. L’existence d’Otto a été à l’image de celle de Nella : loin d’être sûre.

La miniature de Marin a été préservée à la perfection, elle aussi. Nella contemple sa belle-sœur, son visage mince et pâle, ses yeux gris, son front haut, ce cou fin et fier. Elle semble si réaliste. Elle a été rétrécie, rien de plus : sa mort est une erreur. La robe de Marin est sobre mais onéreuse, en velours et laine noire. Nella frôle le tissu, doublé de zibeline, agrémenté d’un large col de dentelle simple, depuis longtemps démodé. Elle ne

peut se détourner du regard pénétrant. Ces poupées ont été trop bien réalisées, le fruit d'une observation trop méticuleuse, d'une création trop passionnée pour être dédaignées. Un frisson lui parcourt le dos.

« Qu'allons-nous faire, Marin ? » murmure-t-elle.

Elle attend mais la miniature demeure muette.

Avec vaillance, Nella replace Otto et Marin d'un geste doux au fond du coffre où elle les a trouvés. Elle range les cartes et les crânes, les graines noires brillantes, les fleurs séchées, les cosses difformes, les plumes bleu iridescentes et rouge rubis. Elle retourne aux livres de Marin, contrôle les liens de chacun afin de s'assurer que les couvertures sont bien attachées.

Mais quand vient le moment de replacer le bébé, Nella attend. Elle le tient dans la paume de sa main. Ce minuscule objet a toujours incarné Thea à ses yeux, et malgré son poids plume il semble vibrer contre sa peau, créé avec une telle méticulosité et une telle perfection, les vêtements de l'enfant taillés dans de fines chutes d'élégante batiste blanche. Nella aime le tenir dans sa main. À la naissance de Thea, il représentait un signe que l'enfant leur avait toujours été destinée. Une offrande d'espoir. Un réconfort. Une preuve du talent de la miniaturiste. La promesse d'un éventuel renouveau.

Nella serre doucement le nouveau-né, comme pour s'assurer du secret de son pouvoir. Si petit, si emmaillotté, la moitié de la longueur de son auriculaire, son visage la regardant à travers les linges blancs comme une amande. Thea n'est plus un bébé depuis longtemps mais Nella a le sentiment que c'est l'unique chose qu'elle possède, une offrande volée qui lui apporte réconfort et orientation, l'impression d'être vue.

« Reviens-moi », dit-elle dans l'obscurité.

Mais le bébé demeure dans sa main, imperturbable. Le grenier est silencieux. L'unique son est celui de Lucas qui gratte au pied de l'échelle, inquiet de ce que sa maîtresse mijote dans la pénombre. Nella s'approche de la fenêtre et baisse les yeux vers le canal gelé, mais elle n'y détecte aucun signe d'une femme solitaire observant la maison ; aucun signe d'une tête blonde nue. Bien que la chevelure de la miniaturiste soit sans doute désormais grise. Dix-huit ans, c'est long. Trop long. Rien de ce qui s'était produit à l'époque ne pourra se reproduire. Le quai du canal est totalement désert.

Sans la moindre hésitation – car elle perdrait courage si elle songeait un seul instant à ce qu'Otto et Cornelia diraient en la voyant –, Nella glisse le bébé dans sa poche. Elle referme le couvercle de Marin et, à la lueur de sa bougie, elle descend lentement l'échelle du grenier. Elle époussette les toiles d'araignées accrochées à ses jupes et Lucas décrit un cercle autour d'elle. C'est un animal sage, malgré sa ridicule gloutonnerie. Il sait qu'il y a eu une perturbation, un nouveau vol, un changement. Mais, comme sa maîtresse, il est incapable d'en connaître les conséquences.

Thea est fascinée par les scènes qui se déroulent à la lueur des chandelles. La pièce s'intitule *Titus*, en hollandais : elle s'inspire de l'œuvre de William Shakespeare, et Rebecca y tient le rôle de Lavinia. Le public n'est pas témoin du viol de Lavinia par les frères, Demetrius et Chiron, mais il voit ensuite comment ses mains et sa langue sont tranchées. Comment l'empereur Titus, joué par un acteur à forte carrure, garnit une tourte avec de la chair d'enfants. Tout cela est affreux à observer, le public grogne et soupire. Quand on tranche la langue de Lavinia et que sa bouche vomit un ruban rouge – et plus tard, quand les personnages mangent la tarte aux enfants, soulevant un organe ensanglanté avant de l'engloutir –, Cornelia baisse la tête et murmure : « Je ne vais pas pouvoir en supporter davantage. Je crois que je vais être malade.

— Ce n'est pas réel », lui répond Thea dans un chuchotement, mais elle fait rouler sa langue dans sa propre bouche, s'assurant qu'elle est bien attachée à la racine. Car malgré ce qu'elle vient de dire à Cornelia, tout semble très réel à ses yeux. Tout. Cela semble plus réaliste que la vraie vie. Rebecca Bosman est la meilleure actrice des Provinces-Unies et même au-delà. Elle

paraît inaccessible. Elle donne l'impression que ce qui se déroule là, sur la scène, est le monde réel, et que ce qui se trouve ici, parmi les corps transpirants et les éventails en mouvement, n'est qu'un entracte, des limbes, un intermède triste devant tant de couleurs et de passion. Certaines personnes viennent au Schouwburg pour se perdre, l'espace de quelques heures, mais Thea y vient pour se découvrir, pour étayer peu à peu son âme de mots et de lumière. Elle a vu Rebecca perdre sa langue à quatre reprises, et à chaque fois cela lui apparaît comme une surprise.

Les larmes lui montent aux yeux tandis que Lavinia, vertueuse et vengeresse, narre son calvaire sans avoir recours à la parole. Thea a le sentiment d'être à l'intérieur de Rebecca, que Rebecca est à l'intérieur d'elle. Elle se sent enhardie, transportée dans un lieu plus sincère où une femme refuse les fers du silence. Quand le rideau tombe et que les acteurs saluent, les spectateurs sortent un à un de la salle, passant sous les trois arches du Schouwburg pour gagner la lumière déclinante de l'après-midi au bord du Keizersgracht. Cornelia se lève, les joues blêmes, mais Thea tire son vêtement, lui indiquant de se rasseoir. « Tu veux bien attendre un instant, s'il te plaît ? » demande-t-elle. Son esprit est accroché à Walter, à un subterfuge qui lui permettrait d'aller le voir en coulisses. « Je voudrais savourer cet instant.

— Pas moi, rétorque Cornelia. C'était un cauchemar du début à la fin. » Mais comme c'est l'anniversaire de sa protégée adorée, elle obtempère. « Pourquoi ne pouvions-nous pas voir une comédie ?

— Parce que le monde est très cruel. »

Cornelia lève les yeux au ciel. « Je n'ai pas besoin de passer deux heures au théâtre pour le savoir.

— Mais ça ne te donne pas le sentiment d'être vivante ? »

Cornelia frissonne, le visage marqué par les résidus de sang et de chagrin, de viol. « Ça m'a surtout fait penser à la mort. Je vous en prie, ma Théière. Allons-nous-en. »

Thea prend une profonde inspiration. « Moi, ça m'a fait penser à ma mère. »

Cornelia se raidit : elle ne parvient pas à faire le lien, alors que Thea attend une réaction. Cornelia est la seule, année après année, à lui livrer quelques miettes d'informations sur Marin Brandt et son frère. Grâce à Cornelia, Thea sait que sa mère obligeait la famille à manger du hareng quand ils auraient pu s'offrir de la viande de qualité. Que ses jupes dissimulaient des doublures de zibeline des plus délicates. Qu'elle était douée avec les chiffres. Si touchants que soient ces fragments, ils ne lui permettent pas de dessiner un portrait plus complet.

Pourquoi vous obligeait-elle à manger du hareng ? Pourquoi faisait-elle un secret de la douceur de ses jupes ? demandait Thea, et Cornelia se renfermait, comme si les détails en eux-mêmes suffisaient, comme s'il ne lui appartenait pas de dévoiler la suite. Et pourtant, Thea a souvent décelé chez Cornelia l'envie d'en dire davantage, de parler de sa défunte maîtresse, de révéler des ragots, même – mais personne ne l'y autorise.

« Cornelia, je suis une femme, à présent », déclare Thea comme si elle s'adressait à une simple d'esprit.

Cornelia arque les sourcils.

« Pourquoi ne pourrais-je pas savoir qui elle était ? Papa ne me dit jamais rien. Comment étaient-ils *ensemble*, ma mère et lui ? »

Cornelia paraît dévastée. « Thea, nous sommes en public.

— Personne ne nous écoute. »

Cornelia jette un coup d'œil par-dessus son épaule. « Si votre mère et votre père menaient leurs affaires derrière des portes closes, qu'est-ce qui vous fait croire que je vais parler d'eux à découvert ? »

Thea se penche en avant. « Dis-moi quelque chose au sujet de mon oncle, alors. Étais-tu présente quand on l'a noyé ? » Cornelia se met à entortiller les anses de son sac. Elle paraît furieuse mais Thea refuse de baisser les bras. « Y avait-il quelqu'un sur place ? »

Cornelia se mord la lèvre. « Ce n'est absolument pas une conversation digne d'un anniversaire.

— Je sais ce qu'il était », murmure Thea.

Cornelia lève la main et la pose lentement sur la joue de Thea. Sa paume est fraîche et fine, et le choc du contact oblige Thea à croiser le regard de sa vieille gouvernante. « C'était un homme, déclare Cornelia. Il aimait sa famille. Les gens le respectaient. Et nous avons œuvré dur pour retrouver cette respectabilité. Nous ne vivons plus dans la crainte ni dans la honte car votre père et votre tante ont repoussé ces canailles.

— En faisant la cour à des gens comme Clara Sarragon ? » lâche Thea avec une moue.

Cornelia hausse les épaules. « Ils ont fait le nécessaire. La réputation a de l'importance, dans une ville comme celle-ci.

— Alors pourquoi habitons-nous dans une ville comme celle-ci ?

— Parce qu'il n'y a nul autre endroit où vivre, en ce monde. »

Thea pousse un soupir. « Cornelia, comment as-tu pu rester assise à mes côtés, spectacle après spectacle, à regarder les

décors tropicaux, ou les brefs aperçus d'une rue londonienne, d'un palais parisien... et me dire qu'il n'y a nul endroit en ce monde où une femme puisse se sentir chez elle ?

— Londres est une ville répugnante, dit Cornelia. Et Paris est pire encore.

— Mais pourquoi tout devrait dépendre de ce que les gens comme Clara Sarragon pensent de nous ? proteste Thea. Clara Sarragon n'a aucun talent. Ce n'est pas une femme que je respecte. Elle est riche, c'est tout. » Thea fait un geste en direction des sièges vides. « Sarragon ne pourrait jamais faire salle comble dans un théâtre comme celui-ci. Elle n'a rien de Rebecca Bosman. Elle est dépourvue d'âme.

— Tout le monde a une âme.

— Elle ne pourrait jamais inspirer l'amour. Elle n'a rien à m'offrir. »

Mais Cornelia est habituée à ces éclats de voix et ne se laisse pas décontenancer. « Thea, vous irez quand même à ce bal. Aucun discours ne changera cela. Et je ne pense pas que Clara Sarragon cherche votre amour. Son domaine est celui de l'argent et du pouvoir et, à en croire votre tante, les jeunes filles convenables de cette ville s'en sortent bien sous sa protection.

— Les jeunes filles convenables de cette ville, répète Thea avec mépris. Je les connais bien. »

Cornelia détourne le regard. Elle les connaît, elle aussi ; les filles au cou blanc et aux joues roses de l'école que fréquentait Thea jusqu'à l'âge de douze ans. Difficile d'en trouver une qui aurait accepté de la laisser approcher. « Thea, dit-elle. Nous devons rentrer à la maison.

— Nous avons encore bien le temps. J'ai promis à Rebecca que j'irais la voir en coulisses. Elle m'a demandé de le faire à ma

prochaine venue. »

Cornelia soupire. Elle n'aime pas les promesses bafouées et Thea le sait parfaitement. « Alors je vous accompagne.

— Tu n'y es pas obligée. »

Cornelia se lève et lisse ses jupes. « Peut-être qu'il me plairait de rencontrer une actrice célèbre. La voir de près.

— Nous ne sommes pas dans une ménagerie. »

Lors de ses jours de congé, il est fréquent de trouver Cornelia à la ménagerie Blue John sur le Kloveniersburgwal, où elle aime déambuler avec un verre de bière et un petit encas, entourée d'oiseaux mélancoliques et de créatures originaires des Amériques et des Indes aux formes et aux tailles les plus extraordinaires, dont la plupart sont présentés là plus morts que vifs. Elle renifle. « Si je peux me permettre, elle est moins intéressante que l'hippocampe que j'ai vu à Noël.

— C'est ce que nous verrons », rétorque Thea.

*

Six mois plus tôt, par un chaud après-midi de juillet, Thea avait assisté à une représentation de *La Farce de Pyrame et Thisbé*. Elle avait été étourdie de rire du début à la fin, sa joie bouillonnant en elle et déferlant dans la salle. Rebecca y tenait le rôle de la déesse chasserresse, Diane, une lune argentée sur la tête, si grande que Thea s'était émerveillée de sa stabilité. Au terme du spectacle, elle avait tardé à sortir, réticente à regagner l'atmosphère sombre de la maison du Herengracht et, alors qu'elle flânait dans la cour du Schouwburg avant d'entreprendre les cinq minutes de marche du retour, Rebecca Bosman en chair et en os avait croisé son chemin.

« Vous étiez merveilleuse, Madame », lui avait déclaré Thea. L'envie de parler avait été incontrôlable ; elle n'aurait peut-être pas d'autre opportunité. « Votre monologue aux amants était le plus beau qu'il m'ait été donné de voir sur scène. »

Rebecca, qui avait quitté son costume de chasseresse mais conservait un je-ne-sais-quoi de cet autre monde, s'était arrêtée et tournée vers elle puis l'avait observée : une fille qui ne ressemblait en rien aux femmes qui venaient parader dans les loges, glousser et épier le reste des habitants de la ville. « Vous avez déjà vu la pièce ? lui avait-elle demandé.

— Plusieurs fois, avait répondu Thea, plus étourdie encore devant la déesse qui s'était arrêtée pour lui parler. Mais les autres ne l'ont jamais rendue aussi crédible. Ce doit être difficile de jouer Diane. Non pas difficile pour *vous*, évidemment, je veux dire, mais quand on essaie d'incarner un être si différent, cela ne fonctionne pas toujours. »

Un éclair de joie avait illuminé les yeux de Rebecca. « Quel est votre nom, Madame ? »

Personne n'avait jamais appelé Thea *Madame*. « Je m'appelle Thea Brandt, avait répondu Thea en effectuant une longue révérence.

— Et moi, c'est Rebecca.

REMERCIEMENTS

Ma plus profonde gratitude :

À mon incroyable agente littéraire, Juliet Mushens, pour son indéfectible soutien, sa bienveillance et ses conseils pendant l'écriture de ce livre, et à chaque instant ; à Jenny Bent qui l'a mené à bon port en Amérique.

À mon éditrice, Sophie Jonathan, qui a su guider cette histoire avec cœur, avec une attention si particulière, ainsi qu'à Kate Green, une femme si prévenante.

À l'équipe artistique de Picador, à Line Lunnemann Andersen, Martin Andersen et Dave Hopkins, pour leur couverture sublime et détaillée.

À toute l'équipe de Picador, pour leur travail acharné et leur imagination.

À Helen Gould, pour sa générosité, pour m'avoir aidée à réfléchir avec sensibilité.

À mon correcteur, Nick Blake, pour nos conversations sur les néfliers et les agneaux de bergerie.

À mes éditeurs étrangers et à mes traducteurs, qui ont accueilli Nella une fois encore dans leur propre langue.

Aux libraires et aux blogueurs qui, dans un océan quotidien de livres, ont accordé du temps et de l'enthousiasme à mes écrits depuis presque une décennie.

Aux lecteurs qui ont apprécié mes livres et qui ont partagé leur plaisir, avec moi et avec les autres. Quel bonheur incomparable !

À ma famille et à mes amis bien-aimés, toujours fidèles.

Et :

À S., avec qui tout est possible, et toujours mieux.

Et au petit I. B., que nous aimons plus qu'il n'est possible de l'exprimer.

Titre original :
THE HOUSE OF FORTUNE

© *Peebo & Pilgrim Ltd 2022. Tous droits réservés.*
© *Éditions Gallimard, 2023, pour la traduction française.*

*Couverture : D'après photos © Ildiko Neer / Trevillion Images et
© Frans Lemmens / Getty images.*

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Gallimard

MINIATURISTE, 2015 (Folio n° 6273).

LES FILLES AU LION, 2017 (Folio n° 6499).

LES SECRETS DE MA MÈRE, 2020 (Folio n° 7046).

LA MAISON DORÉE, 2023 (Folio n° 7376).

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

DOUZE PRINCESSES REBELLES, 2019.

MÉDUSE, 2024.

TABLE DES MATIÈRES

Un héritage

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Remerciements

Jessie Burton

La maison dorée

Traduit de l'anglais par Laura Derajinski

Amsterdam, 1705. La ravissante Thea Brandt fête ses dix-huit ans. Elle représente l'unique espoir de redorer le blason de sa famille désormais ruinée. Sa tante Nella lui trouve le parti idéal mais la jeune femme n'a d'yeux que pour le grand théâtre de la ville et pour Walter, l'artiste qui y peint les décors. Tous deux entretiennent une liaison secrète, qui pourrait mettre à mal les projets de mariage échafaudés par la tante. La peur s'empare de Thea le jour où elle reçoit une lettre la menaçant de tout révéler. De mystérieuses figurines apparaissent alors sur le perron de la demeure des Brandt, bouleversant leur vie et réveillant leur passé. Suite de *Miniaturiste*, *La maison dorée*, tout en grâce et en rebondissements, invente une héroïne éblouissante et fait revivre un monde enchanteur.

« Portée par une écriture vive, mêlant scandales, émois, luttes sociales et subtiles manigances, cette saga est un bijou de fresque intime et historique. »

Élise Lépine, *Le Point*

Cette édition électronique du livre
La maison dorée de Jessie Burton
a été réalisée le 16 avril 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073043696 - Numéro d'édition : 617697).
Code produit : Q01596 - ISBN : 9782073043702.
Numéro d'édition : 617698.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo